

## COFFRET À BIJOUX

Conçue par Bernardo Buontalenti, vers 1580, la Tribune des Offices devait servir à conserver et exposer toutes sortes d'objets précieux et rares collectionnés par François I<sup>er</sup> de Médicis. Aujourd'hui, on peut y admirer, notamment, la sublime *Vénus des Médicis* (au fond).

# L'invention des Offices

PAR LAURENCE AVENTIN



C'est au cœur de la galerie des Offices, dans une pièce conçue comme un écrin, qu'est né le concept même du musée : un lieu destiné à révéler, à ceux qui en ont le goût, la beauté sous toutes ses formes.

# “ La Tribune était aussi sa grotte

C'est ici qu'ont été « inventés » les Offices : le premier musée du monde peut-être. Dans cette pièce octogonale, où la lumière tamisée caresse le marbre des statues antiques, où les chefs-d'œuvre de la peinture sont offerts à l'admiration dans le cadre intimiste d'un cabinet de curiosités, quelques-unes des pièces maîtresses de la collection des Médicis furent pour la première fois exposées non pour la seule dilection des princes et de leurs amis, mais pour être offertes à l'admiration du public. On l'appelait la Tribune. Le nom renverrait à la partie principale d'un édifice sacré, ou insigne, selon les académiciens de la Crusca (la Crusca fondée par François I<sup>er</sup> de Médicis est un peu comme l'Académie française).

Pour François I<sup>er</sup> de Médicis (1541-1587), elle était aussi sa « *spelunca* », sa grotte des merveilles. Elle incarnait une sorte de saint des saints de la passion du prince pour la glyptique (les camées et les intailles), la numismatique, mais aussi de son goût pour la sculpture antique et la peinture moderne. Au contraire de la garde-robe de Cosme I<sup>er</sup> (l'étonnante salle des Cartes géographiques du Palazzo Vecchio, où l'humour princier se faisait dynastique et cosmologique, et jouant sur les mots, assimilait son nom « Cosme » au *cosmos*, l'univers !), ou du studiolo-armoire de François I<sup>er</sup>, un cabinet de curiosités ultraprivé qui n'ouvrait que sur sa chambre, il ne s'agissait plus seulement de conserver « *des choses rares et précieuses* », mais de les exposer à un public choisi. La Tribune annonçait, par là, l'ambition encyclopédiste du prince, son idée de transformer les Offices en un « musée des musées », d'y rassembler tous les savoirs artistiques, naturalistes et mécaniques. Elle en constituait le geste inaugural.

Le bâtiment avait été construit, trente ans plus tôt, par Vasari, dans un style inspiré par celui de Michel-Ange, pour y abriter, au rez-de-chaussée, les tribunaux des guildes et les bureaux de l'administration mise en place par le duc Cosme I<sup>er</sup> (l'auteur des *Vies* avait remanié, au même moment, le palais de la Seigneurie, construit le couloir reliant le vieux Palais communal au palais Pitti en traversant l'Arno au-dessus du Ponte Vecchio, dessiné les plans du jardin de Boboli, restauré Santa Maria Novella, Santa Croce !). Succédant à son père en 1574, François I<sup>er</sup> voulut aller au-delà, en transformant toute la loge des Offices en une galerie des arts où les collections côtoieraient les ateliers destinés aux artistes et aux artisans. Le premier étage avait été aménagé par François I<sup>er</sup> pour accueillir les collections précieuses des Médicis, qui se trouvaient jusqu'alors au Palazzo Vecchio.

Dès 1581, la galerie du Levant fut embellie par la magie des grotesques et les portraits des Médicis alternant avec ceux des hommes



illustres d'Occident et d'Orient, comme une démonstration d'orgueil dynastique. Là, les sculptures antiques furent « réordonnées » par le prince ; il y introduisit les premières sculptures classiques. La statuaire antique y dialoguait avec les sculptures modernes (Michel-Ange, Sansovino), pour la plus heureuse des confrontations artistiques, qui selon Vasari devait inévitablement conduire à la victoire des modernes sur les anciens. En 1586, prendrait place le Théâtre médicéen, célèbre pour ses spectacles ponctués des inventions scénographiques du génial architecte Bernardo Buontalenti. Ce dernier avait réalisé, à partir de 1583, la grotte du jardin de Boboli où entre effroi et stupeur se dévoilait l'antre de Vénus. C'est encore lui qui avait conçu, vers 1580, la précieuse et admirable Tribune.

Si les œuvres qui y étaient conservées à l'origine ont été, pour la plupart, dispersées depuis dans différentes collections, cette pièce a traversé les siècles en préservant, avec le décor original de sa structure architecturale, son caractère élitiste. La coupole d'abord, éblouissante, est composée de près de six mille coquillages provenant de l'océan Indien. Elle est coiffée par une lanterne ornée d'une rose des vents et se dresse sur un haut tambour agrémenté de rinceaux de nacre sur fond bleu outremer. Huit larges fenêtres laissent filtrer une lumière uniforme chaude et douce « *de cristal oriental* », selon le mot du lettré Francesco Bocchi, qui laissa une description détaillée de la pièce en 1591. Les tentures de soie cramoisie qui habillent les murs servaient de fond coloré à une trentaine de tableaux, dont sept Raphaël, neuf Andrea del Sarto, entourés de Pontorno, de Beccafumi et de Piero di Cosimo. La sculpture était elle aussi honorée, au passé et au présent : six statuetstes de divinités côtoyaient plusieurs représentations antiques d'Hercule en marbre ou en bronze, qui répondaient à celles, modernes, de Giambologna. Le pavement de marbres précieux et archéologiques que l'on admire



des merveilles.”

encore aujourd'hui était serti par une frise-plinthe décorée par le peintre naturaliste Jacopo Ligozzi avec des oiseaux et des poissons, des plantes et des cailloux. Détruite à l'époque des Lorraine, elle reprenait l'idée des *naturalia* (espèces végétales et animales) qui auraient dû courir sur la partie basse des armoires de la garde-robe de Cosme I<sup>er</sup> de Médicis, en correspondance des cartes géographiques.

### LES CURIOSITÉS D'UN PRINCE SAVANT

Dans la Tribune, les collections de bijoux, de pierres précieuses, de toutes sortes de pierres dures et d'objets rares – dont quelques-uns fabriqués par le prince lui-même –, de monnaies, de médailles et de petits bronzes antiques, étaient conservées et exposées suivant de « vrais critères muséographiques » dans des meubles conçus spécifiquement pour cet usage, petits cabinets, étagères, tiroirs, piédestaux. Les statuettes et les objets de petites dimensions trouvaient ainsi place sur une étagère en ébène qui s'étendait sur tout le pourtour de la pièce. Buontalenti avait fabriqué une petite échelle pour que le prince puisse lui-même commodément installer sa collection de statuettes sur l'étagère, planter les crochets où de rares exemplaires de couteaux exotiques seraient suspendus.

Au centre de la pièce, un splendide meuble en ébène dessiné par Buontalenti en forme de petit temple octogonal était décoré de pierres dures (agate, jaspé, lapis-lazuli). On le nommait le « studiolo ». Il serait plus tard remplacé par une table-tableau en pierre dure dont l'exécution prendrait quinze longues années, de 1633 à 1647. On y conservait des curiosités.

On venait ainsi y admirer le clou d'un fer à cheval apporté de Rome par Ferdinand I<sup>er</sup> de Médicis, et transformé pour moitié en or par l'illustre médecin alchimiste et charlatan Leonhard Thurneysser. En 1740, Johann Caspar Goethe, père du poète, espérait y contempler les fabuleuses pierres précieuses des Médicis, décrites en 1657 par le joaillier français Jean-Baptiste Tavernier. Il n'y verrait que le modèle d'un de leurs plus fameux diamants de quasi 139  $\frac{3}{4}$  carats, le Florentin.

### AMOUR, GLOIRE ET BEAUTÉ

A droite : *François I<sup>er</sup> de Médicis*, par Santi di Tito, XVI<sup>e</sup> siècle (Florence, Galleria degli Uffizi).

Trente ans après la construction des Offices par Vasari, le fils de Cosme I<sup>er</sup> fit transformer ce bâtiment administratif, à l'architecture originale en forme de U (à gauche), en une galerie des arts.

Page de gauche, en haut : *Bianca Cappello*, par Alessandro Allori, vers 1580 (Florence, Galleria degli Uffizi). Follement épris de la jeune femme qui fut d'abord sa maîtresse, François I<sup>er</sup> l'épousa en secondes noces, en 1579.





# “ Le premier musée de l'époque moderne. ”

Quelles motivations avaient pu conduire François I<sup>er</sup> à réaliser ce « premier musée de l'époque moderne », selon le mot de l'ancienne conservatrice des Offices, Anna Maria Petrioli Tofani ?

François I<sup>er</sup> avait hérité de son père la passion pour l'alchimie et les sciences. En 1565, lors de son voyage dans les principales capitales de l'empire (Ambras, Prague...), il avait pu observer avec profit le lien intrinsèque qui existait entre les collec-

tions princières et les officines de production (fonderie, ateliers de toutes sortes...). La Tribune lui offrait un cadre pour évoquer la transformation de la matière et de la nature par l'homme qui, grâce à ses mains, sa technique et sa raison, pourrait en devenir maître. Avec la connotation politique que souligne si justement Patricia Falguières, spécialiste de l'histoire des musées, qui voit dans la Tribune le lieu où « le princeps artifex (...) besogne l'Etat comme l'homme de l'art travaille son matériau ». Les bas-reliefs sculptés par Giambologna, sur le fameux cabinet d'ébène, « écrin dans l'écrin » de la Tribune, exprimaient l'autorité et la légitimation politique de sa majesté, tandis que ses précieux tiroirs conservaient les gemmes et les portraits des hommes illustres en médailles.

Ce n'est peut-être pas, toutefois, à la seule frénésie d'un collectionneur esthète que la Tribune doit son existence. Dans la représentation symbolique de l'univers qu'elle propose, figurent les traditionnels quatre éléments : l'air est symbolisé par la lanterne, l'eau par les nacres ; le feu par le rouge des tentures, la terre par le pavement. L'élément aquatique domine indéniablement. Il est dès lors tentant de suivre Valentina Conticelli sur le chemin de l'amour, cet amour fou et littéraire, intense et platonicien que François I<sup>er</sup> éprouvait pour Bianca Cappello. Dès la première rencontre, il avait été sidéré par cette « femme lumière ». Devenu veuf de Jeanne d'Autriche en 1578, il l'avait épousée envers et contre tous. Aurait-il dédié à son aimée une voûte étoilée de nacres ? C'est l'hypothèse séduisante de l'historienne. La Tribune, avec ses chefs-d'œuvre merveilleux, « inspirée d'une grotte artificielle », aurait alors été l'étape d'un parcours initiatique en notes amoureuses, du jardin suspendu de la Loggia dei Lanzi aux Offices à la grotte de Boboli, de « l'artifice artistique à la nature artificielle ».

Initiée par François I<sup>er</sup>, cette ébauche de musée fut plus tard poursuivie et amplifiée par ses successeurs, au long des galeries,



dans la veine éclectique et fantasque de son concepteur. Le musée des Offices prit la forme que nous connaissons non sous les Médicis, dont le dernier héritier, Jean Gaston, meurt en 1737, mais sous la dynastie des Lorraine. Bien décidés à remettre un peu d'ordre dans les vastes collections réunies par les Médicis, dont l'ensemble paraissait par trop disparate à leur esprit positiviste, ils n'eurent de cesse, à partir de 1765, d'en modifier la muséographie et

de la mettre à jour, de classer, de ranger et de redistribuer dans les divers musées spécialisés nouvellement établis le contenu toujours plus vaste de ces collections : art antique et étrusque ou égyptien, minéralogie, instruments scientifiques et musicaux, peintures, sculptures, dessins... On dilapida aussi beaucoup, hélas, les pierres précieuses, les bronzes et les armures.

Sur la galerie du Ponant, furent démantelés les ateliers et la fonderie (pharmacie), qui avait connu sa plus grande splendeur au temps de Ferdinand II de Médicis avec la distillation des plantes. On les remplaça par de nouvelles salles d'exposition, comme la salle de Niobé, en 1780. Le contenu de la *Wunderkammer* de la fonderie (raretés naturelles, antiquités égyptiennes) fut expédié dans un premier temps au tout nouveau musée des Sciences naturelles, la Specola.

La galerie des Offices devint peu à peu un musée de peinture. Certes, déjà en 1681, Cosme III de Médicis y avait ouvert la salle

## UN TEMPLE DE LA PEINTURE

En haut, à gauche : *La Tribune des Offices*, par Johann Zoffany, 1772-1777 (Windsor Castle). Au XVIII<sup>e</sup> siècle, la galerie des Offices devint peu à peu un grand musée de peintures rassemblant l'ensemble des collections des Médicis. Pour réaliser son tableau, Johann Zoffany installa dans la Tribune des chefs-d'œuvre qui n'y avaient jamais été exposés, telle la *Vénus d'Urbino* de Titien (au premier plan). On y distingue aussi le groupe de marbre des *Lutteurs*, toujours visible dans la Tribune (en bas, à gauche). En bas, à droite : Antonio Natali, directeur des Grands Offices. Ci-dessus : la coupole de la Tribune.

# “ Veiller à la conservation de cet écrin fragile. ”

des Autoportraits d'artistes, déplacés depuis 1952 dans le célèbre « couloir de Vasari ». Mais il fallut attendre Pierre-Léopold de Lorraine puis Ferdinand III pour que la galerie des Offices devienne un grand musée de peintures, dirigé par Tommaso Puccini, fin connaisseur de l'histoire de l'art. En 1795, celui-ci rassembla l'ensemble des collections médicéennes (celles de Ferdinand II avec les tableaux provenant de l'héritage de Vittoria Della Rovere, du cardinal Léopold ou du prince Ferdinand) suivant des critères muséographiques assez novateurs. Il privilégia une vision historique et chronologique de la peinture divisée désormais en grandes écoles stylistiques (nouveaux achats ciblés, œuvres provenant des instituts religieux, du palais Pitti ou des villas), et porta une nouvelle attention à la peinture du Trecento et du Quattrocento. Florence était encore une fois à l'avant-garde européenne !

Dès 1769, la galerie des Offices avait été ouverte gratuitement au public qui ne devait s'acquitter que d'un pourboire aux gardiens. Les rares visiteurs (mille cinq cents à deux mille à l'année) étaient avant tout étrangers, le plus illustre étant sans doute l'empereur Joseph II qui laisserait un pourboire mémorable de mille trois cents liras contre les dix liras habituelles, mais aussi des religieux, des connaisseurs et des artistes (Mengs, Zoffany). Les Florentins, quant à eux, préféraient les curiosités scientifiques de la Specola.

## LA QUINTESSENCE DES OFFICES

En dépit des péripéties, la Tribune resta la quintessence des Offices, son noyau originel. Le trésor lapidaire oublié, on avait su en préserver l'architecture et son précieux décor. Les anciennes curiosités alchimiques ou naturelles avaient été, elles aussi, remplacées par d'autres motifs plus à la mode : les peintures des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles et les grandes sculptures hellénistiques attiraient davantage la curiosité des visiteurs étrangers. C'est ce spectacle éclatant que donne encore à voir le magnifique tableau de Johann Zoffany, *La Tribune des Offices*, peint pour la reine Charlotte d'Angleterre qui avait à cet effet expressément dépêché l'artiste à Florence en 1772.

Hommage appuyé aux voyageurs anglais du Grand Tour, la Tribune de Zoffany n'était pas seulement un exemple de cabinet d'amateur propice à la contemplation mais « une invention » : l'artiste avait obtenu d'y placer plusieurs chefs-d'œuvre



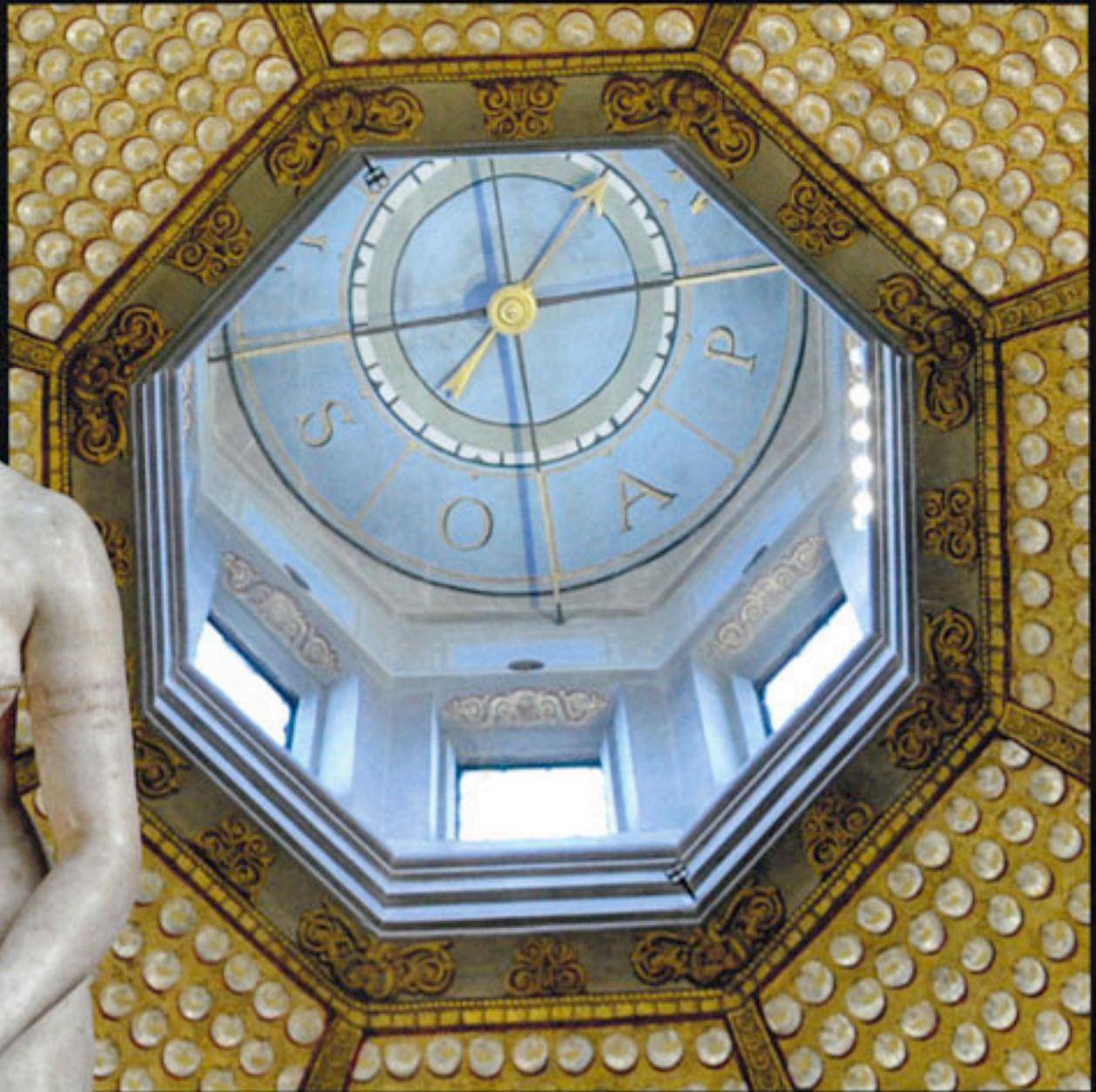
de la Palatine : Raphaël, Rubens, Guido Reni..., qui la transformaient virtuellement en un temple de la peinture collectionnée par les Médicis.

Directeur des Grands Offices, Antonio Natali a voulu redonner à la Tribune son importance, et veiller à la conservation de cet écrin fragile. De 2010 à 2012, il a mené à bien sa restauration, en choisissant d'en bloquer les accès sud et nord, ce qui tempère quelque peu les modifications malheureuses du XVIII<sup>e</sup> siècle, où la Tribune avait totalement perdu sa configuration d'écrin pour s'inscrire dans une série de pièces en enfilade. Les chefs-d'œuvre peints, dès lors inaccessibles à la vue des visiteurs puisqu'il est désormais impossible d'y rentrer, ont été remplacés par des tableaux moins importants de la même période.

Comme aux temps anciens, l'attention se porte de nouveau sur les sculptures antiques, l'*Apollon*, le *Faune dansant*, les *Lutteurs*, le *Rémouleur*, les *Amours*, la triomphante *Vénus des Médicis*. Conservée dans la villa des Médicis à Rome, elle s'était glissée

tardivement dans la collection de la Tribune, où elle n'arriva qu'en 1677, lorsque Cosme III fit installer « ce miracle de l'art » au fond de la pièce, face à l'entrée. L'œuvre était déjà si prestigieuse que le plus illustre des théoriciens du néoclassicisme, Winckelmann, suivant sa parfaite intuition qui faisait des Grecs les hommes les plus intelligents du monde, invitait les esthètes à venir méditer les formes parfaites de ce chef-d'œuvre. Elle était considérée comme la statue la plus importante de la période hellénistique (fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), dérivant d'un prototype de Praxitèle du début du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

Face à cette beauté sublime et idéale, aucune femme en chair et en os n'aurait pu donner le change ! Au cours de ses promenades culturelles, le marquis de Sade avait été troublé par sa beauté. Louis XIV en avait demandé une réplique en bronze ; Napoléon, plus insolent, la fit expédier en France en 1802. Le roi d'Etrurie, Louis I<sup>er</sup> de Bourbon, eut la sagesse d'en demander une copie à Canova, qui réalisa en 1811 une divinité moderne et patriotique, la *Vénus italique*, que l'on peut aujourd'hui admirer dans la galerie Palatine du palais Pitti. Placée au milieu de cette sublime « grotte-musaeum », Vénus (revenue de son voyage parisien en 1815) semble nous susurrer les conseils de Platon : ce n'est que par l'amour que l'homme s'éduque et que son âme s'élève vers la perfection, de la contemplation du beau vers le bien. ♪



**CRISTAL ORIENTAL** Le dessin octogonal de la tribune est souligné au sol par un pavement de marbre précieux (*ci-dessous*). La coupole, sertie de près de six mille coquillages provenant de l'océan Indien et ornée d'une rose des vents (*ci-dessus*), se dresse sur un tambour émaillé de nacre (*page de gauche*) et laisse pénétrer une lumière chaude et douce qui valorise les œuvres d'art exposées. Telle l'extraordinaire *Vénus des Médicis* (*ci-contre*), qui troubla le marquis de Sade, Louis XIV et Napoléon.

